Ménard, David. *Le ciel à gagner*. Ottawa : L'interligne, 2017. 140 p.

Derrière ce titre trompeur (il n'y a pas grand-chose à gagner du quotidien décrit) se cache un roman poétique – ou tout aussi bien poème romancé – allègre et émaillé d'humour, bien qu'il mette « en évidence l'existence de nos contemporains captifs d'une vie professionnelle routinière jusqu'à l'absurdité », comme l'explique la quatrième de couverture. Dans cet ouvrage, David Ménard sait rendre passionnante la routine du quotidien. *Le ciel à gagner* est organisé comme un emploi du temps, du lundi au vendredi. La fin de semaine se réduit à un prologue et un épilogue. Au bureau, le narrateur-poète s'ennuie la plupart du temps et, à d'autres moments, croule sous les dossiers à rassembler et les rapports à rédiger qui lui causent de nombreuses heures supplémentaires. Ses collègues, qu'il affuble de surnoms soulignant le peu d'intérêt qu'il leur accorde (Marie-Grisée, secrétaire ; Marie-Terne, responsable ; Marie-Argentée, patronne), semblent exister, comme lui, uniquement pour et par leur profession. Jusque-là rien d'extraordinaire dans le refrain connu du boulot-méto-dodo.

La vivacité, voire l'entrain quasiment rythmé, avec lesquels l'ennui du bureau est évoqué, proviennent de la poésie, à savoir l'agencement des mots, la musicalité, les images qui font surgir un univers poétique sans aucune commune mesure avec le laissez aller des employeurs et employés. Jugeons plutôt : « Le ciel est noir et le café est bleu », et déjà nous quittons le génial mais sinistre « Déjeuner du matin » de Jacques Prévert, qui offre un si beau contraste au poème de Ménard. Si de très nombreux lecteurs se montrent sensibles au mortel ennui et à la non moins mortelle absurdité de la vie – thèmes ô combien chéris des littératures françaises et francophones – dans le célèbre poème de Prévert, ressentiraient-ils ce même désespoir dans *Le ciel à gagner* ? Après tout, le titre est particulièrement positif et, tout en soulignant le rythme absurde du travail, le recueil propose une philosophie caustique et joliment tournée. Par exemple, dans le décor : « Les flocons perdus tombent sur le sol, comme des antidépresseurs périmés. [...] Les arbres sont à la morgue, avec les tragédies. Le ciel beugle, les rues grincent et le ciment jubile ». Ou encore, l'ambiance au travail : « Vous avez des murs et ils parlent inlassablement. Ils n'ont pas d'oreille ». Ou bien, le personnel : « Les employés s'installent de chaque côté de la table, comme deux bataillons d'amants armés jusqu'aux os, comme deux armées de chevaliers ayant désappris l'amour ».

Au total, dans une société dans laquelle les individus fonctionnent comme des robots qui seraient programmés pour avoir un rendement infime, « à quelle heure le vide ne sonne-t-il

pas ? » Chez Ménard, c'est à la poésie qu'il revient de donner vie à toutes les activités qui s'essoufflent.

Louise Fau